

Europa

Anne Magali Kunst

Wien. Österreich.

En Autriche ça ne se fait plus de porter la particule. Même si Madame von Haag apprécie cet accessoire autant que la fortune de son mari, elle l'appelle Monsieur Haag depuis toujours.

Le bal des débutantes faisait partie de sa vie rêvée, elle y a dansé dans la vraie vie. On l'entourait. Monsieur Haag était déjà là.

Mais Madame Haag avait aussi de riches amis aux Pays-Bas où son père était en poste. Et elle voulait étudier à Paris, fréquenter les artistes, se sentir libre, jouer un peu les révolutionnaires qui sait ? D'ailleurs Madame Haag n'aime rien tant que les bijoux fantaisies qui s'assortissent à la couleur de ses robes sur mesure. Les cailloux de prix, elle trouve ça ordinaire.

De Paris il lui reste des livres très anciens achetés sur les quais. Des premières éditions dont le cuir a un peu vécu et le papier jauni. Elle aime les sentir et s'y perdre.

De Paris il lui reste le français qu'elle parle avec sa dame de compagnie qui est bretonne.

Être née au début d'un siècle lui semblait pourtant plein de promesses.

Petite et très blonde elle était, petite et très blonde elle resterait.

Chic et mystérieuse elle a follement aimé. Mais dans ces milieux-là, dans ce siècle qui s'installait à peine, les hommes n'épousaient pas la femme follement

aimée. Ils faisaient alliance, les familles s'entendaient sur autre chose que l'amour.

Madame Haag était une étrangère. C'était son atout charme le plus sûr à la Sorbonne. C'est devenu compliqué quand la guerre s'est avancée avec entêtement.

Madame Haag avait froid. Elle n'était plus si bienvenue dans son cher Paris. A 25 ans elle avait coiffé Sainte Catherine et le temps avait eu l'audace de continuer à passer.

Déçue du monde des hommes, détestant les allemands avec ferveur, elle est rentrée à Vienne.

Marcher dans le parc de Schönbrunn en se demandant où elle avait raté le coche.

Monsieur Haag était là, à donner des miettes de son apfel strudel aux moineaux. Elle a ri. Emmerveillé de la revoir, il a rassemblé son courage et lui a demandé sa main. Il l'avait attendue. Elle s'est réchauffée à sa gentillesse. Elle l'a épousé malgré ses manières un peu frustes. Il fallait être pragmatique. Madame Haag avait besoin d'un certain confort de vie.

La guerre est passée. Tout passe.

Dans le jardin de son hôtel particulier de la Steingasse elle nourrit tous les chats errants du quartier et taille ses rosiers. L'été elle emmène les chats en villégiature dans le Steiermark. Elle a planté une roseraie à côté d'un vieux chalet.

C'est le soleil qui a plissé sa peau qu'elle aime dorée dans ce pays de sapins, de myrtilles, de biches... avec quelques fermiers affairés.

Monsieur Haag reste à Vienne lui.

La dame de compagnie la suit dans cette transhumance. Madame Haag l'initie aux codes d'un monde pourtant disparu. Elle finira par l'adopter. Elle aura au moins eu une fille française.

Parfois une amie s'invite quelques jours dans cette campagne ensoleillée aux orages fracassants. Madame Cahak monte jusque-là avec sa vieille Bentley. Parties de rami l'après-midi, chocolat corsé vanillé à l'heure du thé, et quelques courses alentours où Madame Haag est très appréciée pour ses pourboires. Elle ne descend jamais de sa voiture à la station-service, fait livrer ses courses par un taxi, on lui avance une chaise à la boucherie quand elle détaille sa commande : 16 chats qui ne mangent pas que du mou, c'est une clientèle providentielle.

Cet été-là au sortir de sa sieste rituelle Madame Haag entend des rires. Catherine et Pauline, les nièces de sa dame de compagnie, sont arrivées avec Madame Cahak. Elle avait oublié. 16 et 13 ans, bien élevées apparemment, elles ont surtout reçu maintes recommandations de leur tante.

C'est que Madame Haag enlève les coussins de peur que « les enfants » ne les abîment, alors que le chat roux boit du lait en trempant sa patte dans un pichet sur le buffet de la cuisine...

Il ne faut donc déranger Madame Haag sous aucun prétexte.

Mais dévorer un krapfen, en buvant du sirop de framboise apporté par une paysanne, ou le nez dans les roses à jouer à cache-cache avec les chats, il y a largement de quoi s'occuper. D'autant qu'il a aussi fallu aller acheter du tissu. Dans la dernière maison, au bout du chemin tapissé d'aiguilles d'épineux, habite une couturière. Indispensable voisinage selon Madame Haag.

Le chalet de plain-pied a deux ailes qui ont la grâce de bien séparer les espaces. Pauline a exceptionnellement été invitée dans les quartiers privés. Dans cette pièce où le bois craque il y a une armoire à glace. La couturière s'y est installée pour les essayages.

Pauline s'est laissé faire mais soupire en se regardant.

« Ca grossit les pinces, non ? J'aime pas me regarder ! Chuis moche ! »

Madame Haag qui parle pourtant surtout aux chats, s'agace :

« Elle ne sait pas ce qu'elle dit. La jeunesse, c'est la beauté, c'est la vie. Elle tombe parfaitement cette jupe ! »

Pauline regarde d'un air étonné cette petite dame sortie de la sieste avec une résille sur les cheveux pour les garder en place. La terrible et riche Madame Haag semble lui crier qu'elle ne connaît pas sa chance.

C'est là que Madame Cahak est intervenue.

« Enfin Alice, toutes les jeunes filles ne sont pas convaincues d'être les plus belles comme toi »

Elle est sortie en tirant Madame Haag par le bras faisant des commentaires avec sa grosse voix éraillée par les petits cigares qu'elle fume le soir en buvant du whisky. Le chocolat allait être froid.

Le XX^e siècle a laissé place au XXI^e. Madame Haag a rejoint Monsieur Haag sous la terre comme au ciel. Sur terre elle ne le voyait guère. Il mangeait seul dans sa chambre car il n'avait pas assez de manières.

Steingasse il n'y a plus de jardin pour les roses et les chats. Les agents immobiliers sont passés par là.

A Schönbrunn les moineaux aiment toujours les miettes d'apfel strudel.

Il y a encore quelques Viennois qui parlent français.

Après avoir passé un week-end à Munich chez sa sœur qui a épousé un allemand, Pauline s'est organisé un crochet par Vienne au gré de correspondances bien pensées. Elle a toujours aimé les voyages en train. Et elle avait une envie irrépressible de Valdienka rouge. De toucher du loden de Trachten.

Elle se souriait en se regardant dans la glace.

« J'ai connu Alice autrefois, pas sûr qu'elle ait validé mon engouement pour les vêtements traditionnels même pas faits sur mesure. Le sourire, elle l'aurait validé, le tour de cou en perles fantaisies aussi finalement » a-t-elle dit à la vendeuse qui faisait semblant de comprendre.

Pauline n'était que de passage mais elle se sentait un peu chez elle.

Wien. Österreich.

Il y a des choses qui ne s'expliquent pas.

Septembre ce n'est pas encore la saison du loden. C'est l'été indien, même en Bourgogne. Pour négocier de fêter la rentrée avec ses neveux aux côtés de sa sœur, Pauline a promis à sa cheffe de lui rapporter Munich sous la neige. Une boule magique pour compléter la collection toute européenne de Jeannine Collet qui, elle, passe ses vacances sur des îles au sable fin. Elle a sa façon de voyager, en faisant tomber la neige sur des monuments en plastique qu'elle ne pense pas aller visiter semble-t-il.

Madame Collet est une femme joviale et autoritaire. Une bosseuse que Pauline aime bien finalement. Toujours élégante, comme Alice von Haag pense Pauline en regardant son reflet dans la vitrine de la boulangerie.

Pour Anita, dont elle partage le bureau, elle a tenté de rapporter du véritable Sachertorte de l'hôtel Sacher. Aura-t-il résisté au voyage ? Cela fera une touche chocolatée pour le café du matin avec le nouveau stagiaire qui semble adorer le chocolat. Anita est partageuse.

Pauline accélère le pas. Dans deux minutes elle sera en retard !

« Ah, voilà notre baroudeuse en mocassins ! » s'exclame Jeannine en tendant la main. Elle attend son souvenir, comme convenu. Elle s'est assise pour défaire son paquet tandis qu'Anita s'extasie sur le Sachertorte un peu écrasé et que le stagiaire prépare le café avec enthousiasme.

Pauline avait envoyé un selfie de la Marienplatz mais sous le petit dôme de verre c'est Saint-Etienne et non Saint-Pierre qui rutille en attendant les flocons. En lettres en relief on lit : Wien Osterreich.

Jeannine est très blanche. Le silence est très dense. Pauline hasarde un timide :

« J'ai juste fait une escale en souvenir de mon enfance. »

« Dans mon enfance ma grand-mère se taisait. A sa mort j'ai su que mon grand-père était un Autrichien qu'elle avait aimé pendant la guerre. Vous imaginez ce qui s'est passé en 45 », a enfin dit la cheffe en regardant chacun dans les yeux.

« Mais je garde ce souvenir Pauline. Après tout, pourquoi avoir honte de l'amour ? »

Il neige sur la Stephansplatz et le chocolat colle les doigts.

L'auteur

Après avoir collecté des récits de vie, écrit et joué des spectacles jeune public, animé des ateliers d'écriture, l'autrice s'est impliquée dans la diffusion du conte spectacle vivant et dans la création d'un Centre de Ressource et d'Initiatives pour le Conte. De Marseille à Forcalquier, pays du livre et de l'écriture, elle a publié en 2018 sous le pseudonyme d'Anne Magali Kunst avec Archétype éditions (Philippe Moreau) "L'amour de Suzanne", quatre versions d'un court récit, et l'été 2020 "Des gens", un abécédaire de portraits qui fera partie, sous la forme d'un livre d'artiste, d'une exposition au Centre d'art contemporain de Forcalquier en décembre 2020.